

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 45 (1907)  
**Heft:** 12

**Artikel:** Une alerte  
**Autor:** T.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-204124>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

— Et vo ? que dit dinse lo cordagné ào quatrième que desai rein ma que guegnive de ti lè côté.

— Cein dépeind tot, que repond, dái iâdzo mè faut du lè dñi z'hâore tant qu'à petit-goutâ, et pu dái z'autro dzo mè faut onn'hâoretta.

— Quâisi-vo ? Onn'hâoretta ? Eh bin ! se vo z'ein fède on par de clli m'mero quemet clliau botte nâove que lâi a lè ào carro, vo z'accèto tot tsaud et vo bailllo oncora onna pice de cinq frances avoué.

— Adjugé, que repond l'autro. Allâ pâ hâre quartetta et reveni binstout, l'ovrâdzo sarâ fê.

Onn'hâora aprî Crignolone et lè trâi tire-legnu rarrevâvant à l'ottô iô trâovant lo camerardo que tsantâve qu'on quinson avoué son par de solâ tot batteint nâove devant li et fini à tsavon bin prouprameint.

— A-te que lè solâ, noutron maître, que ie fâ.

Crignolone n'ein revagnâ pas ! Etâi-te dein sti Dieu mondo possiblio ! Tè rondzâi, tot parâi ! Quemet lâi a dâi dzein sutî pè lo mondo !

Et bin fê que l'étant. Lâi avai rein à redere. Assebin Crignolone lâi baillle son étiu de bin bon tieu et vaitcè mè quattro lulu que châotant tant qu'âo cabaret po arrosâ la pice.

Clli que l'ârâi pu oûre, on quart d'hâora aprî, cein que desai Crignolone, l'ârâi ètâ épouârî.

— Eh ! tsaravoûta, que bramâve dinse, su pas mau l'ebâhî que l'ausse fê son par de solâ ein demi-hâora, pardieu ! vouâiti-vâi cein ! Roûta ! L'a tot bounameint prâi lè botte nâove que l'avé fête et pu lau z'a rongnâ lè tige, et vaitcè se solâ fê. T'einlèvâo po onna serpeint de tsaravoûta de la mëtsance dau diâblio ! Dinse on pâo bin fêre dâotrâi par d'onn'hâora !

El quand Crignolone trace ào cabaret po retrôvâ clli l'ovrâ, l'irant lè quattro vâi et l'avant dza ruppâ la pice.

MARC A LOUIS.

**Circonstance atténuante.** — Un de nos gardes-frontières reçoit, un jour, la visite de son capitaine, en tournée d'inspection.

Après avoir liquidé les questions de service, l'entretien prend un tour un peu plus familial.

— Capitaine, fait, un peu hésitant, le garde, y faut que je vous dise ; j'ai un grand embêttement. Mais je vous assure qu'il y a pas de ma faute.

— Et qu'avez-vous donc ?

— Pensez-voi que mon aîné, un brave garçon, de toute conduite, travailleur, intelligent ; d'ailleurs, vous le connaissez ? Eh bien, faut-y pas

qu'y se toque d'une « bricotière », une jeunesse d'outre-mont, qui fait donc un peu la contrebande. Y veut absolument la marier. J'ai tout essayé pour le détourner de ça. « Pense, que je lui ai dit, à l'effet que ça va faire auprès du capitaine... et auprès de la direction, donc ! » Rien n'y peut ; y tient bon. « Je l'aime », qu'y me répond, « que veux-tu que j'y fasse ! » Voyez-vous, c'est dépitant !

— Oui..., c'est grave..., observe le capitaine, souriant dans sa moustache. Mais, est-elle au moins jolie, la petite « bricotière » ?

— Oh ! pour ça, alors, capitaine, y a de quoi amuser le copain !

#### **Maitre renard, prends garde !**

**D**ANS la dernière session du Grand Conseil, à propos de la loi sur la chasse, on a discuté la question de savoir si, oui ou non, le renard doit être considéré comme un animal nuisible. On a fini par se prononcer pour l'affirmative.

Aussi va-t-on faire à ce brigand de renard une chasse beaucoup plus active. A ce propos M. Cunisset-Carnot indique, dans le *Temps*, un moyen de chasser le renard, moyen très ancien et qui est en usage dans la région de l'Île de France. C'est la chasse à « la banderole. »

D'habitude, la banderole n'est qu'un accessoire de la chasse ; on s'en sert pour faire un barrage afin d'arrêter le gibier qui suit lorsque qu'il arrive en vue de ce barrage. Avec le renard, le rôle des banderoles est plus important ; il faut faire un fermé complet, une enceinte continue dans laquelle n'existe aucune sortie.

Ceci conduit à avoir des longueurs de banderoles considérables et beaucoup de chasseurs reculeront devant la dépense. Voici le moyen de se les procurer à très bon compte.

Comme matériaux, on prend tout bonnement de la grosse ficelle d'emballage et on y attache, avec de la « filasse », non pas des morceaux d'étoffe, mais des feuilles de papier, de vieux registres commerciaux achetés au poids chez le chiffronnier, ou telles autres feuilles blanches de rebut que l'on voudra. Ce sera moins solide que l'étoffe, c'est entendu, mais à condition de ne pas chasser par la trop grosse pluie, la durée de ces rustiques banderoles, dépassera de beaucoup ce que l'on aurait cru d'abord, et puis elles seront toujours faciles à réparer.

Avant de placer les banderoles, il faut condamner les terriers. Je suppose que les renards

sont dehors ; il faut donc les empêcher de rentrer chez eux. Un homme connaissant bien le bois ira donc, sans bruit, fermer les terriers, ce qui se fait en plantant devant chaque entrée un morceau de bois fendu, muni d'un large morceau de papier blanc.

Quand tous les terriers de la partie de forêt où vous voulez chasser sont condamnés, vous placez vos banderoles, en faisant des enceintes fermées. Il faut les mettre assez bas, presque à terre, de façon qu'elles soient bien visibles à quelques mètres. Cela fait, les tireurs se postent où ils veulent. Il n'y a plus alors qu'à découper les chiens et à leur faire fouiller l'enceinte sous la conduite d'un piqueur.

A la première requête des chiens, le ou les renards prennent le chemin des terriers, mais ils rebroussent vivement en apercevant le papier placé à l'entrée et ils prennent alors une rue de leur cité qui les conduit à l'extérieur. Là, ils se heurtent aux banderoles. Ils rebroussent encore, prennent une autre rue, se heurtent de nouveau à ces maudits papiers, rebroussent toujours, finissent par perdre la tête et tournent affolés autour de l'enceinte jusqu'à ce qu'ils soient tués.

**Ça te la coupe, mon bon !** — Entre Gascon et Marseillais :

**Le Gascon.** — Dis, mon vieux, je viens de voir, chez nous, un acrobate danser sur une corde, à deux cents mètres de haut, deux cents ! tu entends, et il n'avait pas de balancier. Que dis-tu de ça ?

**Le Marseillais.** — Misère de misère ! J'ai vu bien plus fort que ça, à Marseille. Un acrobate dansant, non pas à deux cents, mais à trois cents mètres de haut, trois cents, avec son balancier, oui, mais, mon bon, il n'y avait point de corde !

B.

**Le mauvais médecin.** — Un employé de bureau, qui a les côtes en long, se plaint d'être perpétuellement indisposé.

— Tu es allé consulter un médecin, ne t'a-t-il pas interdit de reprendre ton travail ? lui demande un ami.

— Non. Oh ! vois-tu, ces médecins, ils n'y voient goutte !

**La robe de madame.** — M<sup>me</sup> X... à son mari :

— Tu sais, mon ami, la robe que je viens de me faire faire est simplement délicieuse.

— J'aurais préféré qu'elle fût délicieusement simple.

discutaient et gesticulaient ferme. Ce ne fut pas sans peine que je parvins à connaître la cause de cet émoi. Une vieille femme, la Suzette à Daniel, que l'on surnommait aussi la Zabie, revenant du village voisin, avait cru voir derrière une haie... quelque chose de noir qui bougeait, une grosse bête probablement, et tout apeurée, elle s'en était venue précipitamment raconter la chose à des femmes lavant la lessive à la fontaine communale. Le nom de l'endroit où elle avait vu cela : « la Côte aux loups », et l'imagination des lessiveuses aidant, le bruit courut aussitôt que la Zabie avait vu un loup, que dis-je, deux loups ! une bande de loups !

Et à chaque nouvel arrivant, c'était une nouvelle explication :

— Parfaitement, il y en avait deux !

— Et oui, même qu'il y en a un qui est sorti du bois et qui faisait mine de lui courir après.

— Qui ça ? où ?

— Mais les loups ! n'est-ce pas, Suzette, qu'il y en avait plusieurs ?

Et la pauvre Zabie, une petite femme, aux yeux hagards, appuyée contre un mur, regardait cette foule agitée qui l'entourait avec un ébahissement stupide que chacun prenait pour de l'épouvante. Son esprit borné avait de la peine à comprendre ; après tout, puisque tout le monde disait qu'il y avait des loups, c'était peut-être vrai, et elle opinait de la tête à chaque question.

Quelques incrédules hochait la tête :

## UNE ALERTE

**L**a chose se passait, voilà déjà longtemps, à Biollens, bon village vaudois que vous avez probablement vu, avec sa longue rue unique, bordée de formidables courtines, orgueil et richesse des paysans. Les maisons se tassent, se dérobent, profondes, basses et pourtant cossues derrière ces remparts qui, en hiver, protègent de la bise et, au printemps, embaument l'air de champêtres senteurs. En disant que vous connaissez l'endroit, je me suis peut-être un peu avancé ; car autrefois, sa paisible population ne voyait qu'à de rares occasions un promeneur s'égarer dans ce coin reculé ; et aujourd'hui, dame, tout est changé ; on a dégagé quelques maisons, blanchi quelques murs, éventré quelques façades et remplacé les antiques petites fenêtres par des ouvertures plus larges, plus modernes et plus laides ; on a déplacé nombre de tas de fumier et on a installé l'électricité. Comme ailleurs, on a marché avec le progrès.

Un soir de novembre (c'était au temps où j'usais mes fonds de culotte sur les bancs vermolus de l'école), j'avais été gardé après la classe pour je ne sais quel méfait. Seul, je rêvassais tristement, quand il me parut qu'une agitation inaccoutumée régnait dans le village : on courait, on criait ; la rue s'em-

plissait d'un brouhaha grandissant. C'était l'heure où les bons paysans soignent leur bétail, où ils conduisent les troupeaux à l'abreuvoir ; parfois quelque génisse à l'humeur vagabonde s'échappe, il faut lui courir après et ramener la fugitive dans le droit chemin ; mais tout cela ne pouvait produire le tumulte qui se faisait dans la rue.

Je me précipitai à la fenêtre, je l'ouvris et me penchant en dehors, je pus voir les commères de l'endroit qui, se départant de leur mollesse habituelle, couraient vers le haut du village. Qu'est-ce qu'il pouvait bien y avoir ? A coup sûr quelque chose d'extraordinaire, car, les cas d'incendie réservés, on ne courait pas souvent à Biollens.

Je n'y pus tenir. Comment sortir ? J'ai oublié de vous dire que mon vieux maître fermait la porte à double tour. La classe était au premier étage, mais adossée à la maison d'école se trouvait une remise dont le toit venait effleurer nos fenêtres. Sans réfléchir longtemps, je descendis sur le toit, je me glissai sur mon fond de pantalon jusqu'au bord et suivis de quelques tuiles, je me laissai tomber sur un tas de balayures qui se trouvait là fort à propos.

Une troupe de gamins passait sur la route, en coup de vent, je me précipitai à leur suite :

— Où brûle-t-il ?criai-je tout en courant.

— Y brûle pas !

— Alors qu'y a-t-il ?

— Sais pas !

Au-dessus du village, une centaine de personnes

Le point final.

**E**n vouliez-vous un exemple ?

— Docteur, nous vous écoutons.

J'avais envoyé la note de mes honoraires à une femme qui vivait, il est vrai, de son travail, mais que je croyais avoir une certaine aisance. Une dame riche vint me prier de ne rien exiger de cette cliente et fit valoir auprès de moi une foule de considérations charitables. C'était sa locataire, etc., etc.

Quelque temps après, je sus qu'elle la menaçait, pour retard de paiement, de la renvoyer de son logement et, pour la contraindre à partir, de faire enlever portes et fenêtres.

Je lui écrivis, en faisant appel, moi aussi, à ses sentiments de charité et de religion ; je lui rappelai toutes les considérations qu'elle avait fait valoir auprès de moi.

Elle me répond que pour moi, les conseils ne me coûtaient rien.

Les pauvres visités gratuitement par un médecin font son éloge, lui procurent, dit-on, d'autres malades : les malades pauvres amènent des malades pauvres.

Les gens riches ne prennent pas exemple sur les indigents. A la recommandation de personnes riches vous avez fait preuve dans des familles indigentes de dévouement et de talent. Ne croyez pas, à part quelques exceptions, que, le cas échéant, elles aient la moindre idée d'avoir recours à vos soins.

Pour la plupart des gens riches, la guérison de pauvres gens ne prouve rien. On dirait vraiment qu'ils ne se croient pas du même sang. Quelques-uns auraient peur que l'honneur fait à leur recommandation les empêchât de rognier sur votre compte le nombre des visites qui dépassent un chiffre rond.

\*

La visite des pauvres est avantageuse au médecin qui débute dans une localité. Dût-il pour trente malades pauvres n'acquérir qu'un malade aisné, l'avantage est minime, mais la perte est nulle. La visite des pauvres l'empêche d'ailleurs de se rouiller, ou bien, quand il est jeune, lui fait la main. Aussi les pauvres, instruits par l'expérience, s'adressent-ils principalement au médecin qui débute.

\*

Les malades pauvres ne sont pas toujours aussi reconnaissants des soins du médecin qu'on le croirait *a priori*. Leurs témoignages de gratitude partent rarement du cœur. Parfois, cependant, l'on rencontre chez eux des sentiments

— Des loups ! peuh ! il y a belle lurette qu'il n'y en a plus dans le pays.

— Mais puisqu'on vous dit que la Zabie les a vus ; il y en avait une bande, au bas de la Côte !

— Eh ! mon Dieu ! que va-t-on faire ?

— Moi, je vais fermer notre porte à clef.

Et malgré les affirmations des incrédules, un malaise commençait à peser sur la foule. Nous autres, les gamins, nous croyions déjà voir dans chaque coin briller des yeux étincelants. Un mouvement de retraite allait se prononcer, lorsque la porte de la maison voisine s'ouvrit avec fracas et un grand diable parut sur le seuil, armé d'un fusil qu'il brandissait :

— En avant ! nom de sort ! beugla-t-il d'une voix formidable.

L'arrivée fut sensation ; instantanément, les femmes furent rassurées. C'est que le Grand Metchu était un solide gaillard, bien qu'il fût la cinquantaine. Ses multiples talents lui avaient valu une grande popularité : c'était lui qui, le dimanche matin, rasait la face tannée de ses combourgeois ; qui, en hiver, tuait tous les porcs gras de la commune ; c'était lui qui tondait les moutons et droguait le bétail malade. Grand pêcheur et grand chasseur devant l'Éternel, bon comme le pain frais et pauvre comme Job, il buvait sec à ses heures et chantait avec une voix de stentor la romance militaire ; avec tout cela, il n'avait pas son pareil pour vous extraire une dent prestement et... avec douleur. Prompt à l'emballlement, au premier mot de l'apparition des jupes, et sans prendre la peine de vérifier l'informa-

de reconnaissance qui vous touchent vivement et vous récompensent de vos peines. C'est une mère qui, les larmes aux yeux, vous remercie de la guérison de son enfant ; une jeune fille qui vous salue en accompagnant son salut d'un sourire affectueux et reconnaissant ; un enfant qui vient se jeter entre vos jambes pour vous embrasser ; un ouvrier qui vous serre brusquement la main à vous faire mal, pour vous exprimer bien sa reconnaissance.

En 1848, aux premiers jours de la République, lorsque les passions étaient déchaînées, je tombai au coude d'une rue au milieu d'un groupe de gens avinés, frappant les maisons avec des bâtons en criant : « A bas les aristos ! ».

Je filais le long des murs, cherchant à éviter leurs regards, lorsque l'un d'eux, s'avancant vers moi, me dit en agitant son bâton :

— Tu as peur maintenant, canaille d'aristo.

Mais à peine avait-il prononcé ce mot, qu'un autre, le frappant du poing en pleine poitrine, l'envoyait rouler à mes pieds :

— Canaille toi-même, apprends qu'il vaut mieux que toi et moi.

Puis s'avancant de mon côté :

— Si celui-ci vous injurie encore, si quelqu'un s'est mal conduit envers vous, vous n'avez qu'à me le dire. Voyez ces deux poings, ils sont tout à votre service et ils sont solides !

C'était un manœuvre que j'avais guéri en trois jours, avec un centigramme d'oxyde d'arsenic, d'une fièvre tierce contre laquelle on avait employé inutilement durant six mois le remède ordinaire, le sulfate de quinine.

\*

J'exercais seulement depuis un an la médecine à B... lorsqu'il se forma une société de secours mutuels entre ouvriers. Choisir pour être un de ses médecins, je prodiguis à ses malades des soins d'autant plus empressés que mon inactivité me pesait. Étant tombé malade, je sus que tous les matins un ouvrier, membre de cette société, se présentait chez moi vers les huit heures.

Le huitième jour, comme j'allais mieux, je le fis entrer :

— Je ne viens pas vous consulter, me dit-il, je suis visiteur de la société ; il a été décidé entre nous que chaque matin le visiteur de service viendrait savoir de vos nouvelles, etc.

Le souvenir actuel de ces témoignages de gratitude, qui en ce moment se présentent en nombre à ma pensée, me touche profondément, me

mation, il avait bondi dans sa cuisine, décroché son fusil, y avait ajusté une vieille baïonnette, avait pris sa cartouchière, bouclé son ceinturon.

— En avant ! avait-il crié. S'agit de ne pas laisser échapper la sale bête.

Et il s'élança sur la route de la Combe aux Loups.

A dire vrai, la poussée en avant ne fut pas irrésistible. On se regarda un peu, puis un citoyen plus courageux prit la file avec une fourche de fer, puis un autre, et bientôt, au milieu des rafales, un long cortège s'égrena sur la route tandis que les premières ombres du soir se répandaient peu à peu sur les campagnes.

A quelques deux cents mètres du village, nous, les gamins, nous nous arrêtâmes prudemment ; beaucoup de « courageux citoyens » firent de même. Le Grand Metchu continua bravement, le fusil en mains, suivi d'une dizaine de lurons. Ils disparurent à un tournant et nous restâmes muets, saisis d'une crainte supersticieuse, grelottant de peur et de froid. Je crois qu'il n'y aurait pas eu besoin de nous dire deux fois de filer et j'aurais donné gros pour être dans mon lit.

Cinq minutes s'écoulèrent, longues comme des heures... Pan ! pan ! Deux coups de feu éclatèrent dans le silence et se répercutèrent d'échos en échos. Du coup, les incrédules sentirent leurs doutes s'effondrer. Puisqu'on avait tiré, c'est qu'il y avait quelque chose. Heureusement que le Grand Metchu était un maître tireur. Il nous sembla entendre, apportés par le vent, un bruit de lutte, des cris,

fait honte et me donne repentir de mon peu de zèle actuel.

Cette fois, j'ai fini, bien fini le récit de mes souvenirs de vieux médecin.

Dévinette.

La réponse au problème de samedi dernier est 44,44 cm. Nous n'avons reçu que cinq réponses justes. La prime est échue à M. P. Jan, à Châtillens.

Mot carré

(Proposé par un de nos plus jeunes abonnés.)

De mon premier se paraient les Romains ; Pour mon second, ni plume, ni crayons ; Mon troisième réjouit les humains ; Et mon dernier se voit chez les Lapons.

PRIME : Un exemplaire, *Au bon vieux temps des diligences*, par L. Monnet. — Les réponses sont reçues jusqu'au jeudi, à midi.

La semaine-attractions.

**Théâtre.** — Demain, dimanche, clôture irrévocable de la saison de comédie et drame. Nos artistes de comédie ont déjà pris congé de nous, jeudi, dans une représentation de *Miquette et sa mère*, où les applaudissements, les bravos, les rapsels éclataient de toutes parts, où, sur la scène, pleuvaient couronnes, bouquets, cadeaux.

Tout ceci témoigne de l'entiére satisfaction du public à l'égard de son nouveau directeur de théâtre et des artistes qu'il nous avait amenés et dont plusieurs, on l'espère, nous reviendront l'an prochain.

Demain, donc, pour la clôture définitive, en matinée et en soirée, le grand succès final : *Les cinq sous de Lavarede*.

**Kursaal.** — Durant la semaine qui vient de finir, le Kursaal nous a donné occasion d'applaudir l'invincible lutteur Cherpillod et l'inimitable Yvette Guilbert. — Hier, changement du programme hebdomadaire. Si vous voulez bien donner un coup d'œil à l'annonce, au verso, vous verrez que le spectacle de la semaine qui débute est des plus remarquables. Et vous ne voudrez pas le manquer.

Désormais, le Kursaal, qui n'avait pas jusqu'ici autorisation d'ouvrir le jeudi, pourra jouer tous les soirs. Nombreuses sont les personnes qui se réjouiront de la nouvelle décision municipale.

**Théâtre du Peuple.** — Demain, dimanche, à 8 h., sera donnée une deuxième représentation de *La Gu*. Le drame poignant de Richépin a été fort bien monté par le Théâtre du Peuple. Interprétation, figuration, costumes, mise en scène, tout est à louer presque sans réserve. La première représentation, dimanche dernier, eut un succès qui répond de celui de demain.

**Rédaction :** Julien MONNET et Victor FAVRAT

puis plus rien. Une angoisse terrible nous étreignit, immobiles, nous attendîmes, les yeux fixés sur le point où avaient disparu les braves.

Tout à coup, dans l'ombre grandissante, nos gens apparurent, l'un d'eux portant au bout de sa fourche une forme noire que le vent balançait.

— Tiens, ça y est, c'est la bête ! dit l'un de nous. Nous nous précipitâmes pour voir de près. Pourtant la tenue des arrivants n'avait rien de triomphal et brusquement, nous nous arrêtâmes bouche bée, à la vue du trophée ; puis un éclat de rire formidable nous secoua, éclat de rire qui gagna les divers groupes épars sur le chemin, les femmes postées à l'entrée du village et jusqu'aux vieillards qui attendaient anxieux au seuil de leurs maisons. De mémoire d'homme, on n'avait autant ri à Biollens et surtout sans savoir de quoi. C'est que l'alerte avait été vive !

Mais, me diriez-vous, qu'y avait-il au bout de la fourche ? un loup ? un... quoi donc ? — Non, un vieux parapluie, brisé, informe, lardé de coups de fourche !

Ce qu'on se gaussa du Grand Metchu à la pinte, ce soir-là et ce que les lessiveuses en dirent à la pauvre Zabie, toujours ébahie et qui y comprenait toujours moins, je vous laisse à penser !

Pour moi, l'affaire eut son épilogue le lendemain à l'école, où le régent me manda devant le pupitre et où, après un sermon bien senti sur les dangers des escalades, il me flanqua une fessée dont le souvenir m'est resté longtemps cuisant.

T.